

Sous le faix des procès abattu , consterné,
 Tristé, à pied, sans laquais, maigre, sec, ruiné,
 Vingt fois dans ton malheur résolu de te pendre,
 Et, pour comble de maux , réduit à la reprendre.

 SATIRE XI.

A M. DE VALINCOUR.

OUI, l'honneur, Valincour, est chéri dans le monde:
 Chacun, pour l'exalter, en paroles abonde;
 A s'en voir revêtu chacun met son bonheur;
 Et tout crie ici-bas: L'honneur! Vive l'honneur!

Entendons discourir, sur les bancs des galères,
 Ce forçat abhorré même de ses confrères;
 Il plaint, par un arrêt injustement donné,
 L'honneur en sa personne à ramer condamné.
 En un mot, parcourons et la mer et la terre;
 Interrogeons marchands, financiers, gens de guerre,
 Courtisans, magistrats: chez eux, si je les croi,
 L'arrêt ne peut rien, l'honneur seul fait la loi.
 Cependant, lorsqu'aux yeux leur portant la lan-
 terne¹

J'examine au grand jour l'esprit qui les gouverne,

¹ Allusion au mot de Diogène le cynique, qui portoit une lanterne en plein jour, et qui disoit qu'il cherchoit un homme.

Je n'aperçois par-tout que folle ambition,
 Foiblesse, iniquité, fourbe, corruption,
 Que ridicule orgueil de soi-même idolâtre.
 Le monde, à mon avis, est comme un grand théâtre,
 Où chacun en public, l'un par l'autre abusé,
 Souvent à ce qu'il est joue un rôle opposé.
 Tous les jours on y voit, orné d'un faux visage,
 Impudemment le fou représenter le sage;
 L'ignorant s'ériger en savant fastueux,
 Et le plus vil faquin trancher du vertueux.
 Mais, quelque fol espoir dont leur orgueil les berce,
 Bientôt on les connoit, et la vérité perce.
 On a beau se farder aux yeux de l'univers:
 A la fin sur quelqu'un de nos vices couverts
 Le public malin jette un œil inévitable;
 Et bientôt la censure, au regard formidable,
 Sait, le crayon en main, marquer nos endroits faux,
 Et nous développer avec tous nos défauts.
 Du mensonge toujours le vrai demeure maître.
 Pour paroître honnête homme, en un mot, il faut
 L'être:
 Et jamais, quoi qu'il fasse, un mortel ici-bas
 Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'est pas.
 En vain ce misanthrope, aux yeux tristes et sombres,
 Veut, par un air riant, en éclaircir les ombres:

Le ris sur son visage est en mauvaise humeur;
 L'agrément fuit ses traits, ses caresses font peur;
 Ses mots les plus flatteurs paroissent des rudesses,
 Et la vanité brille en toutes ses bassesses.
 Le naturel toujours sort, et sait se montrer:
 Vainement on l'arrête, on le force à rentrer;
 Il rompt tout, perce tout, et trouve enfin passage.
 Mais loin de mon projet je sens que je m'engage.
 Revenons de ce pas à mon texte égaré.
 L'honneur par-tout, disois-je, est du monde admiré;
 Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
 Quel est-il, Valincour? pourras-tu me le dire?
 L'ambitieux le met souvent à tout brûler;
 L'avare, à voir chez lui le Pactole¹ rouler;
 Un faux brave, à vanter sa prouesse frivole;
 Un vrai fourbe, à jamais ne garder sa parole;
 Ce poseur, à noircir d'insipides papiers;
 Ce niais, à savoir frauder ses créanciers;
 Un libertin, à rompre et jeûnes et carême;
 Un homme perdu d'honneur, à braver l'honneur même.
 Mais d'eux a-t-il raison? Qui pourroit le penser?
 Qu'est-ce donc que l'honneur que tout doit embrasser?

¹ Fleuve de Lydie, où l'on trouve de l'or, ainsi que dans plusieurs autres fleuves.

Est-ce de voir, dis-moi, vanter notre éloquence;
 D'exceller en courage, en adresse, en prudence;
 De voir à notre aspect tout trembler sous les cieus;
 De posséder enfin mille dons précieux?
 Mais avec tous ces dons de l'esprit et de l'ame
 Un roi même souvent peut n'être qu'un infame,
 Qu'un Hérode, un Tibère effroyable à nommer.
 Où donc est cet honneur qui seul doit nous charmer?
 Quoi qu'en ses beaux discours Saint-Évremont nous
 prône,

Aujourd'hui j'en croirai Sénèque avant Pétrone ¹.

Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité:
 Sans elle la valeur, la force, la bonté,
 Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre,
 Ne sont que faux brillants, et que morceaux de verre.
 Un injuste guerrier ², terreur de l'univers,
 Qui, sans sujet, courant chez cent peuples divers,
 S'en va tout ravager jusqu'aux rives du Gange,
 N'est qu'un plus grand voleur que Du Tè et
 Saint-Ange ³.

Du premier des Césars on vante les exploits;

¹ Saint-Évremont a fait une dissertation dans laquelle il donne la préférence à Pétrone sur Sénèque.

² Alexandre.

³ Fameux voleurs de grands chemins.

Mais dans quel tribunal, jugé suivant les lois,
 Eût-il pu disculper son injuste manie?
 Qu'on livre son pareil en France à La Reynie ¹,
 Dans trois jours nous verrons le phénix, des guerriers
 Laisser sur l'échafaud sa tête et ses lauriers.
 C'est d'un roi ² que l'on tient cette maxime auguste,
 Que jamais on n'est grand qu'autant que l'on est juste.
 Rassemblez à-la-fois Mithridate et Sylla;
 Joignez-y Tamerlan, Genseric, Attila:
 Tous ces fiers conquérants, rois, princes, capitaines,
 Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois d'A-
 thènes ³,

Qui sut, pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
 Toujours vers la justice aller d'un pas égal.

Oui, la justice en nous est la vertu qui brille:
 Il faut de ses couleurs qu'ici-bas tout s'habille;
 Dans un mortel chéri tout injuste qu'il est,
 C'est quelque air d'équité qui séduit et qui plaît.
 A ce unique appât l'ame est vraiment sensible:
 Mais aux yeux de l'injuste un injuste est horrible;
 Et tel qui n'admet point la probité chez lui
 Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.

¹ Célèbre lieutenant-général de police à Paris.

² Agésilas, roi de Sparte.

³ Socrate.

Disons plus : il n'est point d'ame livrée au vice
 Où l'on ne trouve encor des traces de justice.
 Chacun de l'équité ne fait pas son flambeau ;
 Tout n'est pas Caumartin, Bignon, ni d'Aguesseau :
 Mais jusqu'en ces pays où tout vit de pillage,
 Chez l'Arabe et le Scythe, elle est de quelque usage ;
 Et du butin acquis en violant les lois
 C'est elle entre eux qui fait le partage et le choix.

Mais allons voir le vrai jusqu'en sa source même.
 Un dévot aux yeux creux, et d'abstinence blême,
 S'il n'a point le cœur juste, est affreux devant Dieu.
 L'évangile au chrétien ne dit en aucun lieu :
 Sois dévot ; elle dit : Sois doux, simple, équitable.
 Car d'un dévot souvent au chrétien véritable
 La distance est deux fois plus longue, à mon avis,
 Que du pôle antarctique au détroit de Davis ;
 Encor par ce dévot ne crois pas que j'entends^{s,}
 Tartufe, ou Molinos et sa mystique bande :
 J'entends un faux chrétien, mal instruit, mal g^elé,
 Et qui de l'évangile en vain persuadé
 N'en a jamais conçu l'esprit ni la justice ;
 Un chrétien qui s'en sert pour disculper le vice ;
 Qui toujours près des grands, qu'il prend soin d'a-
 buser,

1 Déroit sous le pôle arctique, près de la nouvelle Zemble.

Sur leurs foibles honteux sait les autoriser,
 Et croit pouvoir au ciel, par ses folles maximes,
 Avec le sacrement faire entrer tous les crimes.
 Des faux dévots pour moi voilà le vrai héros.

Mais, pour borner enfin tout ce vague propos,
 Concluons qu'ici-bas le seul honneur solide,
 C'est de prendre toujours la vérité pour guide ;
 De regarder en tout la raison et la loi ;
 D'être doux pour tout autre, et rigoureux pour soi ;
 D'accomplir tout le bien que le ciel nous inspire ;
 Et d'être juste enfin : ce mot seul veut tout dire.
 Je doute que le flot des vulgaires humains
 A ce discours pourtant donne aisément les mains ;
 Et, pour t'en dire ici la raison historique,
 Souffre que je l'habille en fable allégorique.

Sous le bon roi Saturne, ami de la douceur,
 L'Honneur, cher Valincour, et l'Équité sa sœur,
 De leurs sages conseils éclairant tout le monde,
 Rénoient, chéris du ciel, dans une paix profonde.
 Tout vivoit en commun sous ce couple adoré :
 Aucun n'avoit d'enclos ni de champ séparé.
 La vertu n'étoit point sujette à l'ostracisme¹,

1 Loi par laquelle les Athéniens avoient droit de reléguer tel de leurs citoyens qu'ils vouloient.

Ni ne s'appeloit point alors un jansénisme.
L'Honneur, beau par soi-même, et sans vains orne-
ments,

N'étoit point aux yeux l'or ni les diamants,
Et, jamais ne sortant de ses devoirs austères,
Maintenoit de sa sœur les règles salutaires.
Mais une fois au ciel par les dieux appelé,
Il demeura long-temps au séjour étoilé.

Un fourbe cependant, assez haut de corsage,
Et qui lui ressembloit de geste et de visage,
Prend son temps, et par-tout ce hardi suborneur
S'en va chez les humains crier qu'il est l'Honneur;
Qu'il arrive du ciel, et que, voulant lui-même
Seul porter désormais le faix du diadème,
De lui seul il prétend qu'on reçoive la loi.
A ces discours trompeurs le monde ajoute foi.
L'innocente Équité honteusement bannie
Trouve à peine un désert où fuir l'ignominie.
Aussitôt sur un trône éclatant de rubis
L'imposteur monte, orné de superbes habits.
La Hauteur, le Dédain, l'Audace, l'environnent;
Et le Luxe et l'Orgueil de leurs mains le couronnent.
Tout fier il montre alors un front plus sourcilleux :
Et le Mien et le Tien, deux frères pointilleux,
Par son ordre amenant les procès et la guerre,

En tous lieux de ce pas vont partager la terre;
En tous lieux, sous les noms de bon droit et de tort,
Vont chez elle établir le seul droit du plus fort.
Le nouveau roi triomphe, et, sur ce droit inique,
Bâtit de vaines lois un code fantastique;
Avant tout aux mortels prescrit de se venger,
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger,
Et dans leur ame, en vain de remords combattue,
Trace en lettres de sang ces deux mots: Meurs ou Tue.
Alors, ce fut alors, sous ce vrai Jupiter,
Qu'on vit naître ici-bas le noir siècle de fer.
Le frère au même instant s'arma contre le frère;
Le fils trempa ses mains dans le sang de son père;
La soif de commander enfanta les tyrans,
Du Tanaïs ¹ au Nil porta les conquérants;
L'ambition passa pour la vertu sublime;
Le crime heureux fut juste, et cessa d'être crime :
On ne vit plus que haine et que division,
Que l'envie, effroi, tumulte, horreur, confusion.
Le véritable Honneur sur la voûte céleste
Est enfin averti de ce trouble funeste.
Il part sans différer, et, descendu des cieus,
Va par-tout se montrer dans les terrestres lieux :

¹ Le Tanaïs est un fleuve du pays des Scythes.

Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode;
 On n'y peut plus souffrir ses vertus hors de mode;
 Et lui-même, traité de fourbe et d'imposteur,
 Est contraint de ramper aux pieds du séducteur.
 Enfin, las d'essuyer outrage sur outrage,
 Il livre les humains à leur triste esclavage;
 S'en va trouver sa sœur, et, dès ce même jour,
 Avec elle s'envole au céleste séjour.
 Depuis, toujours ici riche de leur ruine,
 Sur les tristes mortels le faux honneur domine,
 Gouverne tout, fait tout, dans ce bas univers;
 Et peut-être est-ce lui qui m'a dicté ces vers.
 Mais en fût-il l'auteur, je conclus de sa fable
 Que ce n'est qu'en Dieu seul qu'est l'honneur véri-
 table.

SATIRE XII.

Du langage François bizarre hermaphrodite,
 De quel genre te faire, équivoque maudite,
 Ou maudit? car sans peine aux rimeurs hasardeux
 L'usage encor, je crois, laisse le choix des deux.
 Tu ne me réponds rien. Sors d'ici, fourbe insigne,
 Mâle aussi dangereux que femelle maligne,
 Qui crois rendre innocents les discours imposteurs;
 Tourment des écrivains, juste effroi des lecteurs;
 Par qui de mots confus sans cesse embarrassée
 Ma plume, en écrivant, cherche en vain ma pensée:
 Laisse-moi; va charmer de tes vains agréments
 Les yeux faux et gâtés de tes louches amants;
 Et ne viens point ici de ton ombre grossière
 Envelopper mon style, ami de la lumière.
 Tu sais bien que jamais chez toi, dans mes discours,
 Je n'ai d'un faux brillant emprunté le secours:
 Fuis donc. Mais non, demeure; un démon qui m'in-
 spire
 Veut qu'encore une utile et dernière satire,
 De ce pas en mon livre, exprimant tes noirceurs.

Se vienne, en nombre pair, joindre à ses onze sœurs;
 Et je sens que ta vue échauffe mon audace.
 Viens, approche : voyons, malgré l'âge et sa glace,
 Si ma muse aujourd'hui, sortant de sa langueur,
 Pourra trouver encore un reste de vigueur.

Mais où tend, dira-t-on, ce projet fantastique?
 Ne vaudroit-il pas mieux dans mes vers, moins caustique,

Répandre de tes jeux le sel divertissant,
 Que d'aller contre toi, sur ce ton menaçant,
 Pousser jusqu'à l'excès ma critique boutade?

Je ferois mieux, j'entends, d'imiter Benserade.
 C'est par lui qu'autrefois, mise en ton plus beau jour,
 Tu sus, trompant les yeux du peuple et de la cour,
 Leur faire, à la faveur de tes bluettes folles,
 Goûter comme bons mots tes quolibets frivoles.
 Mais ce n'est plus le temps : le public détrompé
 D'un pareil enjouement ne se sent plus frappé.
 Tes bons mots, autrefois délices des ruelles,
 Approuvés chez les grands, applaudis chez les bels
 Hors de mode aujourd'hui chez nos plus froids badins,
 Sont des collets montés et des vertugadins.
 Le lecteur ne sait plus admirer dans Voiture
 De ton froid jeu de mots l'insipide figure.
 C'est à regret qu'on voit cet auteur si charmant,

Et pour mille beaux traits vanté si justement,
 Chez toi toujours cherchant quelque finesse aiguë,
 Présenter au lecteur sa pensée ambiguë,
 Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté
 Faire de son discours la piquante beauté.

Mais laissons là le tort qu'à ses brillants ouvrages
 Fit le plat agrément de tes vains badinages.
 Parlons des maux sans fin que ton sens de travers,
 Source de toute erreur, sema dans l'univers :
 Et, pour les contempler jusque dans leur naissance,
 Dès le temps nouveau-né, quand la Toute-Puissance
 D'un mot forma le ciel, l'air, la terre, et les flots,
 N'est-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
 Qui, par l'éclat trompeur d'une funeste pomme,
 Et tes mots ambigus, fis croire au premier homme
 Qu'il alloit, en goûtant de ce morceau fatal,
 Connaître de tout savoir, à Dieu se rendre égal?
 Il en fit sur-le-champ la folle expérience.
 Mais tout ce qu'il acquit de nouvelle science
 Fut que, triste et honteux de voir sa nudité,
 Il sut qu'il n'étoit plus, grâce à sa vanité,
 Qu'un chétif animal pétri d'un peu de terre,
 A qui la faim, la soif, par-tout faisoient la guerre,
 Et qui, courant toujours de malheur en malheur,
 A la mort arrivoit enfin par la douleur.

Oui, de tes noirs complots et de ta triste rage
 Le genre humain perdu fut le premier ouvrage :
 Et bien que l'homme alors parût si rabaissé,
 Par toi contre le ciel un orgueil insensé
 Armant de ses neveux la gigantesque engeance,
 Dieu résolut enfin, terrible en sa vengeance,
 D'abîmer sous les eaux tous ces audacieux.
 Mais avant qu'il lâchât les écluses des cieus,
 Par un fils de Noé fatalement sauvée,
 Tu fus, comme serpent, dans l'arche conservée.
 Et d'abord poursuivant tes projets suspendus,
 Chez les mortels restants, encor tout éperdus,
 De nouveau tu semas tes captieux mensonges,
 Et remplis leurs esprits de fables et de songes.
 Tes voiles offusquant leurs yeux de toutes parts,
 Dieu disparut lui-même à leurs troubles regards.
 Alors tout ne fut plus que stupide ignorance,
 Qu'impïété sans borne en son extravagance :
 Puis, de cent dogmes faux la superstition
 Répandant l'idolâtre et folle illusion,
 Sur la terre en tout lieu disposée à les suivre,
 L'art se tailla des dieux d'or, d'argent, et de cuivre ;
 Et l'artisan lui-même, humblement prosterné
 Aux pieds du vain métal par sa main façonné,
 Lui demanda les biens, la santé, la sagesse.

Le monde fut rempli de dieux de toute espèce :
 On vit le peuple fou qui du Nil boit les eaux
 Adorer les serpents, les poissons, les oiseaux ;
 Aux chiens, aux chats, aux boucs, offrir des sacri-
 fices ;
 Conjurer l'ail, l'oignon, d'être à ses vœux propices ;
 Et croire follement maîtres de ses destins
 Ces dieux nés du fumier porté dans ses jardins.
 Bientôt te signalant par mille faux miracles,
 Ce fut toi qui par-tout fis parler les oracles :
 C'est par ton double sens dans leurs discours jeté
 Qu'ils surent, en mentant, dire la vérité,
 Et sans crainte, rendant leurs réponses normandes,
 Des peuples et des rois engloutir les offrandes.
 Ainsi, loin du vrai jour par toi toujours conduit,
 L'homme ne sortit plus de son épaisse nuit.
 Pour dieux tromper ses yeux, ton adroit artifice
 Fit à chaque vertu prendre le nom d'un vice ;
 Et par toi, de splendeur faussement revêtu,
 Chaque vice emprunta le nom d'une vertu.
 Par toi l'humilité devint une bassesse ;
 La candeur se nomma grossièreté, rudesse :
 Au contraire, l'aveugle et folle ambition
 S'appela des grands cœurs la belle passion ;
 Du nom de fierté noble on orna l'impudence,

Et la fourbe passa pour exquisite prudence :
 L'audace brilla seule aux yeux de l'univers ;
 Et pour vraiment héros, chez les hommes pervers ,
 On ne reconnut plus qu'usurpateurs iniques ,
 Que tyranniques rois censés grands politiques ,
 Qu'infames scélérats à la gloire aspirants ,
 Et voleurs revêtus du nom de conquérants .

Mais à quoi s'attacha ta savante malice ?
 Ce fut sur-tout à faire ignorer la justice .
 Dans les plus claires lois ton ambiguïté
 Répandant son adroite et fine obscurité ,
 Aux yeux embarrassés des juges les plus sages
 Tout sens devint douteux , tout mot eut deux visages ;
 Plus on crut pénétrer, moins on fut éclairci ;
 Le texte fut souvent par la glose obscurci :
 Et, pour comble de maux , à tes raisons frivoles
 L'éloquence prêtant l'ornement des paroles ,
 Tous les jours accablé sous leur commun effort
 Le vrai passa pour faux , et le bon droit eut tort
 Voilà comme, déchu de sa grandeur première ,
 Concluons, l'homme enfin perdit toute lumière ,
 Et, par tes yeux trompeurs se figurant tout voir ,
 Ne vit, ne sut plus rien, ne put plus rien savoir .

De la raison pourtant, par le vrai Dieu guidée,
 Il resta quelque trace encor dans la Judée .

Chez les hommes ailleurs sous ton joug gémissants
 Vainement on chercha la vertu, le droit sens :
 Car, qu'est-ce, loin de Dieu, que l'humaine sagesse ?
 Et Socrate, l'honneur de la profane Grèce ,
 Qu'étoit-il en effet, de près examiné,
 Qu'un mortel par lui-même au seul mal entraîné,
 Et, malgré la vertu dont il faisoit parade,
 Très équivoque ami du jeune Alcibiade ?
 Oui, j'ose hardiment l'affirmer contre toi,
 Dans le monde idolâtre, asservi sous ta loi,
 Par l'humaine raison de clarté dépourvue
 L'humble et vraie équité fut à peine entrevue ;
 Et, par un sage altier, au seul faste attaché,
 Le bien même accompli souvent fut un péché .

Pour tirer l'homme enfin de ce désordre extrême,
 Il fallut qu'ici-bas Dieu, fait homme lui-même,
 Vint de sein lumineux de l'éternel séjour
 De tes dogmes trompeurs dissiper le faux jour .
 A l'aspect de ce Dieu les démons disparurent ;
 De Delphes, dans Délos, tes oracles se turent :
 Tout marqua, tout sentit sa venue en ces lieux ;
 L'estropié marcha, l'aveugle ouvrit les yeux .
 Mais bientôt contre lui ton audace rebelle
 Chez la nation même à son culte fidèle
 De tous côtés arma tes nombreux sectateurs ,

Prêtres, pharisiens, rois, pontifes, docteurs.
 C'est par eux que l'on vit la vérité suprême
 De mensonge et d'erreur accusée elle-même,
 Au tribunal humain le Dieu du ciel traîné,
 Et l'auteur de la vie à mourir condamné.
 Ta fureur toutefois à ce coup fut déçue,
 Et pour toi ton audace eut une triste issue.
 Dans la nuit du tombeau ce Dieu précipité
 Se releva soudain tout brillant de clarté;
 Et par-tout sa doctrine en peu de temps portée
 Fut du Gange et du Nil et du Tage écoutée;
 Des superbes autels à leur gloire dressés
 Tes ridicules dieux tombèrent renversés :
 On vit en mille endroits leurs honteuses statues
 Pour le plus bas usage utilement fondues,
 Et gémir vainement Mars, Jupiter, Vénus,
 Urnes, vases, trépieds, vils meubles devenu
 Sans succomber pourtant tu soutins cet orage
 Et, sur l'idolâtrie enfin perdant courage,
 Pour embarrasser l'homme en des nœuds plus subtils,
 Tu courus chez Satan brouiller de nouveaux fils.

Alors, pour seconder ta triste frénésie,
 Arriva de l'enfer ta fille l'Hérésie.
 Ce monstre, dès l'enfance à ton école instruit,
 De tes leçons bientôt te fit goûter le fruit.

Par lui l'erreur toujours finement apprêtée
 Sortant pleine d'attraits de sa bouche empestée,
 De son mortel poison tout courut s'abreuver,
 Et l'église elle-même eut peine à s'en sauver.
 Elle-même deux fois, presque tout arienne,
 Sentit chez soi trembler la vérité chrétienne,
 Lorsqu'attaquant le Verbe et sa divinité,
 D'une syllabe impie un saint mot augmenté
 Remplit tous les esprits d'aigreur si meurtrières,
 Et fit de sang chrétien couler tant de rivières.
 Le fidèle, au milieu de ces troubles confus
 Quelque temps égaré, ne se reconnut plus;
 Et dans plus d'un aveugle et ténébreux concile
 Le mensonge parut vainqueur de l'évangile.

Mais à quoi bon ici du profond des enfers,
 Nouvel historien de tant de maux soufferts,
 Rappeler Arius, Valentin, et Pélage,
 Et tous ces fiers démons que toujours d'âge en âge
 Dieu, pour faire éclaircir à fond ses vérités,
 A permis qu'aux chrétiens l'enfer ait suscités?
 Laissons hurler là-bas tous ces damnés antiques,
 Et bornons nos regards aux troubles fanatiques
 Que ton horrible fille ici sut émouvoir,
 Quand Luther et Calvin, remplis de ton savoir,
 Et soi-disant choisis pour réformer l'église,

Vinrent du célibat affranchir la prétrise,
 Et, des vœux les plus saints blâmant l'austérité,
 Aux moines las du joug rendre la liberté.
 Alors n'admettant plus d'autorité visible,
 Chacun fut de la foi censé juge infaillible;
 Et, sans être approuvé par le clergé romain,
 Tout protestant fut pape, une bible à la main.
 De cette erreur dans peu naquirent plus de sectes
 Qu'en automne on ne voit de bourdonnants insectes
 Fondre sur les raisins nouvellement mûris,
 Ou qu'en toutes saisons sur les murs, à Paris,
 On ne voit affichés de recueils d'amourettes,
 De vers, de contes bleus, de frivoles sornettes,
 Souvent peu recherchés du public nonchalant,
 Mais vantés à coup sûr du Mercure galant.
 Ce ne fut plus par-tout que fous anabaptistes
 Qu'orgueilleux puritains, qu'exécrables déistes;
 Le plus vil artisan eut ses dogmes à soi,
 Et chaque chrétien fut de différente loi.
 La discorde, au milieu de ces sectes altières,
 En tout lieu cependant déploya ses bannières,
 Et ta fille, au secours des vains raisonnements
 Appelant le ravage et les embrasements,
 Fit, en plus d'un pays, aux villes désolées
 Sous l'herbe en vain chercher leurs églises brûlées.

L'Europe fut un champ de massacre et d'horreur :
 Et l'orthodoxe même, aveugle en sa fureur,
 De tes dogmes trompeurs nourrissant son idée,
 Oublia la douceur aux chrétiens commandée,
 Et crut, pour venger Dieu de ses fiers ennemis,
 Tout ce que Dieu défend légitime et permis.
 Au signal tout-à-coup donné pour le carnage,
 Dans les villes, par-tout, théâtres de leur rage,
 Cent mille faux zélés, le fer en main courants,
 Allèrent attaquer leurs amis, leurs parents,
 Et, sans distinction, dans tout sein hérétique
 Pleins de joie enfoncer un poignard catholique :
 Car quel lion, quel tigre, égale en cruauté
 Une injuste fureur qu'arme la piété ?

Ces fureurs, jusqu'ici du vain peuple admirées,
 Étoient pourtant toujours de l'église abhorrées ;
 Et, dans ton grand crédit pour te bien conserver,
 Il falloit que le ciel parût les approuver :
 Ce chef-d'œuvre devoit couronner ton adresse.
 Pour y parvenir donc, ton active souplesse,
 Dans l'école abusant tes grossiers écrivains,
 Fit croire à leurs esprits ridiculement vains
 Qu'un sentiment impie, injuste, abominable,
 Par deux ou trois d'entre eux réputé soutenable,
 Prenoit chez eux un sceau de probabilité

Qui même contre Dieu lui donnoit sûreté;
Et qu'un chrétien pouvoit, rempli de confiance,
Même en le condamnant, le suivre en conscience.

C'est sur ce beau principe, admis si follement,
Qu'aussitôt tu posas l'énorme fondement
De la plus dangereuse et terrible morale
Que Lucifer, assis dans la chaire infernale,
Vomissant contre Dieu ses monstrueux sermons,
Ait jamais enseignée aux novices démons.
Soudain, au grand honneur de l'école païenne,
On entendit prêcher dans l'église chrétienne
Que sous le joug du vice un pécheur abattu
Pouvoit, sans aimer Dieu ni même la vertu,
Par la seule frayeur au sacrement unie,
Admis au ciel, jouir de la gloire infinie;
Et que, les clefs en main, sur ce seul passe-part,
Saint Pierre à tous venants devoit ouvrir d'à; ord.

Ainsi, pour éviter l'éternelle misère
Le vrai zèle au chrétien n'étant plus nécessaire,
Tu sus, dirigeant bien en eux l'intention,
De tout crime laver la coupable action.
Bientôt, se parjurer cessa d'être un parjure;
L'argent à tout denier se prêta sans usure;
Sans simonie, on put, contre un bien temporel,
Hardiment échanger un bien spirituel;

Du soin d'aider le pauvre on dispensa l'avare,
Et même chez les rois le superflu fut rare.
C'est alors qu'on trouva, pour sortir d'embaras,
L'art de mentir tout haut en disant vrai tout bas :
C'est alors qu'on apprit qu'avec un peu d'adresse
Sans crime un prêtre peut vendre trois fois sa messe;
Pourvu que, laissant là son salut à l'écart,
Lui-même en la disant n'y prenne aucune part :
C'est alors que l'on sut qu'on peut pour une pomme,
Sans blesser la justice, assassiner un homme :
Assassiner ! Ah ! non, je parle improprement ;
Mais que, prêt à la perdre, on peut innocemment,
Sur-tout ne la pouvant sauver d'une autre sorte,
Massacrer le voleur qui fuit et qui l'emporte.
Enfin ce fut alors que, sans se corriger,
Tout pécheur... Mais où vais-je aujourd'hui m'en-
gager ?

Veux-je d'un pape illustre, armé contre tes crimes,
A tes yeux mettre ici toute la bulle en rimes ;
Et primer tes détours burlesquement pieux
Pour disculper l'impur, le gourmand, l'envieux ;
Tes subtils faux-fuyants pour sauver la mollesse,
Le larcin, le duel, le luxe, la paresse ;
En un mot, faire voir à fond développés
Tous ces dogmes affreux d'anathème frappés,

Que, sans peur débitant tes distinctions folles,
 L'erreur encor pourtant maintient dans tes écoles?
 Mais sur ce seul projet soudain puis-je ignorer
 A quels nombreux combats il faut me préparer?
 J'entends déjà d'ici tes docteurs frénétiques
 Hautement me compter au rang des hérétiques;
 M'appeler scélérat, traître, fourbe, imposteur,
 Froid plaisant, faux bouffon, vrai calomniateur;
 De Pascal, de Wendrock, copiste misérable;
 Et, pour tout dire enfin, janséniste exécration.
 J'aurai beau condamner, en tous sens expliqués,
 Les cinq dogmes fameux par ta main fabriqués,
 Blâmer de tes docteurs la morale risible:
 C'est, selon eux, prêcher un calvinisme horrible;
 C'est nier qu'ici-bas par l'amour appelé
 Dieu pour tous les humains voulut être immolé.

Prévenons tout ce bruit: trop tard, dans le naufrage,
 Confus on se repent d'avoir bravé l'orage.
 Halte-là donc, ma plume. Et toi, sors de ces lieux,
 Monstre à qui, par un trait des plus capricieux,
 Aujourd'hui terminant ma course satirique,
 J'ai prêté dans mes vers une ame allégorique.
 Fuis, va chercher ailleurs tes patrons bien-aimés,
 Dans ces pays par toi rendus si renommés,
 Où l'Orne épand ses eaux, et que la Sarthe arrose;

Ou, si plus sûrement tu veux gagner ta cause,
 Porte-la dans Trévoux à ce beau tribunal
 Où de nouveaux Midas un sénat monacal,
 Tous les mois, appuyé de ta sœur l'Ignorance,
 Pour juger Apollon tient, dit-on, sa séance.

ÉPITRES.

ÉPITRE I.

AU ROI.

GRAND ROI, c'est vainement qu'abjurant la satire
Pour toi seul désormais j'avois fait vœu d'écrire.
Dès que je prends la plume, Apollon éperdu
Semble me dire : Arrête, insensé : que fais-tu ?
Sais-tu dans quels périls aujourd'hui tu t'engages ?
Cette mer où tu cours est célèbre en naufrages.
Ce n'est pas qu'aisément, comme un autre, à ton char
Je ne puisse attacher Alexandre et César ;
Qu'aisément je ne puisse, en quelque ode insipide,
T'exalter aux dépens et de Mârs et d'Alcide ;
Te livrer le Bosphore, et, d'un vers incivil,
Proposer au sultan de te céder le Nil :
Mais, pour te bien louer, une raison sévère
Me dit qu'il faut sortir de la route vulgaire ;
Qu'après avoir joué tant d'auteurs différents
Phébus même auroit peur s'il entroit sur les rangs ;
Que par des vers tout neufs, avoués du Parnasse,

ÉPITRE I.

149

Il faut de mes dégoûts justifier l'audace ;
Et, si ma muse enfin n'est égale à mon roi,
Que je prête aux Cotins des armes contre moi.
Est-ce là cet auteur, l'effroi de la Pucelle,
Qui devoit des bons vers nous tracer le modèle,
Ce censeur, diront-ils, qui nous réformoit tous ?
Quoi ! ce critique affreux n'en sait pas plus que nous !
N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
Comme lui dans nos vers pris Memphis et Byzance,
Sur les bords de l'Euphrate abattu le turban,
Et coupé, pour rimer, les cèdres du Liban ?
De quel front aujourd'hui vient-il sur nos brisées
Se revêtir entor de nos phrases usées ?
Que répondrois-je alors ? Honteux et rebuté,
J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,
Et, de mes tristes vers admirateur unique,
Plaindre, en les relisant, l'ignorance publique :
Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un auteur,
Il est fâcheux, grand roi, de se voir sans lecteur,
Et d'aller, du récit de ta gloire immortelle,
Habiller chez Francœur ¹ le sucre et la cannelle.
Ainsi, craignant toujours un funeste accident,
J'imite de Conrart ² le silence prudent :

¹ Fameux épiciers.

² Fameux académicien qui n'a jamais rien écrit.

Mais à l'ambition d'opposer la prudence,
C'est aux prélats de cour prêcher la résidence.

Ce n'est pas que mon cœur, du travail ennemi,
Approuve un fainéant sur le trône endormi :
Mais, quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut être héros sans ravager la terre.

Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérants
L'erreur, parmi les rois, donne les premiers rangs ;
Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires.
Chaque siècle est fécond en heureux téméraires ;

Chaque climat produit des favoris de Mars ;

La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars :

On a vu mille fois des fanges méotides

Sortir des conquérants, goths, vandales, gépides.

Mais un roi, vraiment roi, qui, sage en ses projets,

Sache en un calme heureux maintenir ses sujets

Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,

Il faut pour le trouver courir toute l'histoire.

La terre compte peu de ces rois bienfaisants :

Le ciel à les former se prépare long-temps.

Tel fut cet empereur ¹ sous qui Rome adorée

Vit renaître les jours de Saturne et de Rhée ;

Qui rendit de son joug l'univers amoureux ;

¹ Titus.

Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux ;

Qui soupiroit le soir, si sa main fortunée

N'avoit par ses bienfaits signalé la journée.

Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.

Mais où cherché-je ailleurs ce qu'on trouve chez
nous ?

Grand roi, sans recourir aux histoires antiques,

Ne t'avons-nous pas vu dans les plaines belgiques,

Quand l'ennemi vaincu, désertant ses remparts,

Au-devant de ton joug couroit de toutes parts,

Toi-même te borner au fort de ta victoire,

Et chercher dans la paix ¹ une plus juste gloire ?

Ce sont là les exploits que tu dois avouer ;

Et c'est par là, grand roi, que je te veux louer.

Assez d'autres sans moi, d'un style moins timide,

Suivront aux champs de Mars ton courage rapide ;

Ironie ta valeur effrayer l'univers,

Et camper devant Dôle ² au milieu des hivers.

Pour moi, loin des combats, sur un ton moins ter-
rible,

Je dirai les exploits de ton règne paisible :

¹ La paix de 1668.

² Le roi venoit de conquérir la Franche-Comté en plein
hiver

Sans le secours soigneux d'une muse fidèle
 Pour t'immortaliser tu fais de vains efforts.
 Apollon te la doit, ouvre-lui tes trésors.
 En poètes fameux rends nos climats fertiles :
 Un Auguste aisément peut faire des Virgiles.
 Que d'illustres témoins de ta vaste bonté
 Vont pour toi déposer à la postérité!

Pour moi qui, sur ton nom déjà brûlant d'écrire,
 Sens au bout de ma plume expirer la satire,
 Je n'ose de mes vers vanter ici le prix.
 Toutefois si quelqu'un de mes foibles écrits
 Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
 Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage.
 Et comme tes exploits, étonnant les lecteurs,
 Seront à peine crus sur la foi des auteurs,
 Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,
 On dira quelque jour, pour les rendre croyables :
 Boileau, qui, dans ses vers pleins de sincérité,
 Jadis à tout son siècle a dit la vérité,
 Qui mit à tout blâmer son étude et sa gloire,
 A pourtant de ce roi parlé comme l'histoire.

ÉPITRE II.

A M. L'ABBÉ DES ROCHES.

A quoi bon réveiller mes muses endormies,
 Pour tracer aux auteurs des règles ennemies ?
 Penses-tu qu'aucun d'eux veuille subir mes lois,
 Ni suivre une raison qui parle par ma voix ?
 O le plaisant docteur, qui, sur les pas d'Horace,
 Vient prêcher, diront-ils, la réforme au Parnasse !
 Nos écrits sont mauvais ; les siens valent-ils mieux ?
 J'entends déjà d'ici Linière furieux
 Qui m'appelle au combat sans prendre un plus long
 terme.
 De l'encre, du papier ! dit-il, qu'on nous enferme !
 Voyons qui de nous deux, plus aisé dans ses vers,
 Aura plutôt rempli la page et le revers !
 Moi donc, qui suis peu fait à ce genre d'escrime,
 Je le laisse tout seul verser rime sur rime,
 Et, souvent de dépit, contre moi s'exerçant,
 Punir de mes défauts le papier innocent.

Mais toi, qui ne crains point qu'un rimeur te noircisse,

Que fais-tu cependant seul en ton bénéfice ?
Attends-tu qu'un fermier, payant, quoiqu'un peu tard,
De ton bien pour le moins daigne te faire part ?
Vas-tu, grand défenseur des droits de ton église,
De tes moines mutins réprimer l'entreprise ?
Crois-moi, dût Auzanet ¹ t'assurer du succès,
Abbé, n'entreprens point même un juste procès.
N'imité point ces fous dont la sotte avarice
Va de ses revenus engraisser la justice ;
Qui, toujours assignant, et toujours assignés,
Souvent demeurent gueux de vingt procès gagnés.
Soutenons bien nos droits : sot est celui qui donne.
C'est ainsi devers Caen que tout Normand raisonne :
Ce sont là les leçons dont un père manseau
Instruit son fils novice au sortir du berceau.
Mais pour toi, qui, nourri bien en-deçà de l'Oise,
As sucé la vertu picarde et champenoise,
Non, non, tu n'iras point, ardent bénéficiaire,
Faire enrouer pour toi Corbin ni Le Mazier ¹.
Toutefois si jamais quelque ardeur bilieuse

¹ Fameux avocat au parlement de Paris.

¹ Deux autres avocats.

Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuse,
Consulte-moi d'abord, et, pour la réprimer,
Retiens bien la leçon que je te vais rimer.

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huitre.
Tous deux la contestoient, lorsque dans leur chemin
La Justice passa, la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose.
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
La Justice, pesant ce droit litigieux,
Demande l'huitre, l'ouvre, et l'avale à leurs yeux ;
Et par ce bel arrêt terminant la bataille :
Tenez ; voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des sottises d'autrui nous vivons au palais.
Messieurs, l'huitre étoit bonne. Adieu. Vivez en paix.

ÉPITRE III.

A M. ARNAULD,

DOCTEUR DE SORBONNE.

OUI, sans peine, au travers des sophismes de
Claude¹,

Arnauld, des novateurs tu découvres la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que sert que ta main leur dessille les yeux,
Si toujours dans leur ame une pudeur rebelle,
Près d'embrasser l'église, au prêche les rappelle?
Non, ne crois pas que Claude, habile à se tromper,
Soit insensible aux traits dont tu le sais frapper:
Mais un démon l'arrête, et, quand ta voix l'attire,
Lui dit: Si tu te rends, sais-tu ce qu'on va dire?
Dans son heureux retour lui montre un faux malheur,
Lui peint de Charenton² l'hérétique douleur;

¹ Il étoit alors occupé à écrire contre le sieur Claude, ministre de Charenton.

² Lieu près de Paris, où ceux de la R. P. R. avoient un temple.

Et, balançant Dieu même en son ame flottante,
Fait mourir dans son cœur la vérité naissante.

Des superbes mortels le plus affreux lien,
N'en doutons point, Arnauld, c'est la honte du bien.
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie;
Asservit nos esprits sous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un de l'autre esclaves malheureux.
Par elle la vertu devient lâche et timide.

Vois-tu ce libertin en public intrépide,
Qui prêche contre un Dieu que dans son ame il croit?
Il iroit embrasser la vérité qu'il voit:
Mais de ses faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainsi Dieu que par poltronnerie.

C'est là de tous nos maux le fatal fondement.
Des jugements d'autrui nous tremblons follement;
Et, chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus et nos vices.
Misérables jouets de notre vanité,
Faisons au moins l'aveu de notre infirmité.
A quoi bon, quand la fièvre en nos artères brûle,
Faire de notre mal un secret ridicule?
Le feu sort de vos yeux pétillants et troublés.
Votre pouls inégal marche à pas redoublés;
Quelle fausse pudeur à feindre vous oblige?

Qu'avez-vous? Je n'ai rien. Mais... Je n'ai rien, vous dis-je,

Répondra ce malade à se taire obstiné.

Mais cependant voilà tout son corps gangrené;

Et la fièvre, demain se rendant la plus forte,

Un bénitier aux pieds va l'étendre à la porte.

Prévenons sagement un si juste malheur.

Le jour fatal est proche, et vient comme un voleur.

Avant qu'à nos erreurs le ciel nous abandonne,

Profitez de l'instant que de grace il nous donne.

Hâtons-nous; le temps fuit¹, et nous traîne avec soi:

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Mais quoi! toujours la honte en esclaves nous lie!

Oui, c'est toi qui nous perds, ridicule folie:

C'est toi qui fis tomber le premier malheureux,

Le jour que, d'un faux bien sottement amoureux,

Et n'osant soupçonner sa femme d'imposture,

Au démon, par pudeur, il vendit la nature.

Hélas! avant ce jour qui perdit ses neveux,

Tous les plaisirs couroient au-devant de ses vœux.

La faim aux animaux ne faisoit point la guerre:

Le blé, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,

N'attendoit point qu'un bœuf pressé de l'aiguillon

¹ Perse, satire V.

Traçât à pas tardifs un pénible sillon:

La vigne offroit par-tout des grappes toujours pleines,

Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les plaines.

Mais dès ce jour Adam, déchu de son état,

D'un tribut de douleurs paya son attentat.

Il fallut qu'au travail son corps rendu docile

Forçât la terre avare à devenir fertile.

Le chardon importun hérissa les guérets;

Le serpent venimeux rampa dans les forêts;

La canicule en feu désola les campagnes;

L'aquilon en fureur gronda sur les montagnes.

Alors, pour se couvrir durant l'âpre saison,

Il fallut aux brebis dérober leur toison.

La peste en même temps, la guerre, et la famine

Des malheureux humains jurèrent la ruine.

Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs

Que la mauvaise honte exerça dans les cœurs.

De ce nid à l'instant sortirent tous les vices.

L'avare, des premiers en proie à ses caprices,

Dans un infame gain mettant l'honnêteté,

Pour toute honte alors compta la pauvreté:

L'honneur et la vertu n'osèrent plus paroître;

La piété chercha les déserts et le cloître.

Depuis on n'a point vu de cœur si détaché

Qui par quelque lien ne tint à ce péché.

Triste et funeste effet du premier de nos crimes !
 Moi-même, Arnauld, ici, qui te prêche en ces rimes,
 Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu,
 En vain j'arme contre elle une foible vertu.
 Ainsi toujours douteux, chancelant, et volage,
 A peine du limon où le vice m'engage
 J'arrache un pied timide et sors en m'agitant,
 Que l'autre m'y reporte et s'embourbe à l'instant.
 Car si, comme aujourd'hui, quelque rayon de zèle
 Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
 Soudain, aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,
 D'un geste, d'un regard, je me sens alarmer ;
 Et, même sur ces vers que je te viens d'écrire,
 Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.

 ÉPITRE IV.

AU ROI.

EN vain pour te louer ma muse toujours prête
 Vingt fois de la Hollande a tenté la conquête :
 Ce pays, où cent murs n'ont pu te résister,
 Grand roi, n'est pas en vers si facile à dompter.
 Des villes que tu prends les noms durs et barbares
 N'offrent de toutes parts que syllabes bizarres ;
 Et, l'oreille effrayée, il faut depuis l'Issel,
 Pour trouver un beau mot courir jusqu'au Tessel.
 Oui, par-tout de son nom chaque place munie
 Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
 Et qui peut sans frémir aborder Woerden ?
 Quel vers ne tomberoit au seul nom de Heusden ?
 Quelle muse à rimer en tous lieux disposée
 Oseroit approcher des bords du Zuiderzée ?
 Comment en vers heureux assiéger Doësbourg,
 Zutphen, Wageninghen, Harderwic, Knotzembourg ?
 Il n'est fort entre ceux que tu prends par centaines,
 Qui ne puisse arrêter un rimeur six semaines :